

Les roseaux casseront-ils ?

Guillaume Roussel-Garneau, *Un repli*, Canada, 2014

Antoine Godin

Numéro 308, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77964ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, A. (2015). Compte rendu de [Les roseaux casseront-ils ? / Guillaume Roussel-Garneau, *Un repli*, Canada, 2014]. *Liberté*, (308), 69–69.

Les roseaux casseront-ils ?

Un repli, portrait du malaise d'une génération.

ANTOINE GODIN

DANS son film *Un repli*, Guillaume Roussel-Garneau reformule le problème que posait Albert Camus dans *Le mythe de Sisyphe* : « l'ultime question du libéralisme, c'est le suicide ».

De cette formule apparemment abstraite, le cinéaste-philosophe conçoit cette idée expérimentale qui va animer la vie des personnages : « Ils ont étudié, analysé, déconstruit le concept

d'aliénation. Maintenant, ils le vivent. »

L'agente de sécurité, qui a fait un « bac multisidicidaire » en cumulant un certificat en théâtre, une mineure en océanographie et une autre en sociologie ; le livreur de pizza, diplômé en histoire ; leur ami, qui travaille dans un entrepôt après avoir étudié en anthropologie ; et d'autres. Cette jeunesse qui file un mauvais coton en a

GUILLAUME ROUSSEL-GARNEAU
Un repli
Canada, 2014, 80 min.

beaucoup à penser, à dire et à vivre. Roussel-Garneau semble d'ailleurs vouloir tout embrasser comme si c'était son dernier film : aliénation, capitalisme sauvage, legs athéiste et marxiste contre héritage chrétien, mariage transnational et interreligieux, insémination naturelle, banalité de la reproduction institutionnelle, inefficacité des idéaux intellectuels aux plans individuel, national et mondial, etc.

Par une succession bien répartie de monologues intérieurs, de rencontres entre intimes et de réunions sociales, on passe du plus sérieux au plus comique : tantôt on délire dangereusement sur le monde, revolver à la main ; tantôt on se réunit au parc pour se moquer d'un livre à succès, *Esquive sous les eucalyptus*, signé Charlotte de Bellefeuille-Côté, et de son insignifiante critique dans le journal. L'auteur se sert de la puissance et de la libre vitalité du plus sombre désespoir en osant le déplier, mais aussi de l'humour ravageur en parodiant les poncifs critiques de notre temps.

Roussel-Garneau ne cherche pas à « donner une voix » à des victimes ou à des marginaux, il réfléchit avec ses personnages aliénés sur tout ce

qui les déborde, pour rendre à l'évidence l'absurdité de notre époque en confrontant aspirations individuelles et collectives, complètement en décalage avec la réalité. À une époque où tout, même le langage, suit la logique de la finance, de la publicité et de la consommation, les artistes et les intellectuels sont-ils condamnés à se transmettre les mêmes concepts inopérants ? Doivent-ils se soumettre aux jeux des institutions de culture et de savoir ? Est-il possible de résister de l'intérieur ou de l'extérieur ? Est-il tout simplement possible de résister, ou même de vivre ? Ces questions ont aussi été abordées par Roussel-Garneau dans le texte « Malaise » < unrepli.com/#!malaise/c1b7u > où il critique plus précisément le milieu du cinéma québécois.

Véritable travail d'artisan, *Un repli* porte d'ailleurs en lui-même les marques d'un cinéma marginalisé que le cinéaste résilient affronte. Si « la connaissance non mise en pratique n'est que le sang noir d'une déchirure profonde », le film comme mise en pratique constitue certainement un geste de création pour contenir la déchirure. **L**

La novice sauvée par Coltrane

Ida, la musique et la mort.

CLAUDIA BOUTIN

CAMPÉ dans la Pologne des années soixante, *Ida* a pour personnage principal Anna, une novice orpheline dont la vie bascule quelques jours avant la prise de ses vœux. C'est que sa tante – une procureure sur-nommée « Wanda

la Rouge » – vient de lui apprendre qu'elle s'appelle en fait Ida Lebenstein. Cette révélation entraînera les deux femmes dans une enquête sur la mort des membres de leur famille.

Ida est un film des plus singuliers, en ce qu'il fait de l'écoute musicale

un moyen pour Anna et Wanda de penser leur rapport à l'histoire polonaise : l'Holocauste, les compromissions avec les pouvoirs communistes,

la nécessité d'atteindre malgré tout à une souveraineté de soi. C'est un pari risqué, que perdra l'une des deux pro-

tagonistes. C'est risqué parce que, comme le rappelle Gilles Deleuze, la musique a le potentiel fasciste d'entraîner « les peuples dans une course qui peut aller jusqu'à l'abîme ». C'est ainsi que Wanda sprinte vers l'oubli, avec des Polonais perdus dans un

hôtel de province, des zombies qui se saoulent sur du rock and roll spaghetti. C'est risqué parce que, comme le rappelle encore Deleuze, si la musique est toujours joie, elle en vient à nous donner le goût de mourir, « moins de bonheur que mourir avec bonheur ». À la fin, même la musique de Mozart ne pourra plus consoler Wanda de l'Histoire ni la sauver de son exercice despotique de la justice. Mais Mozart pourra encore lui permettre de mourir avec bonheur, s'arrachant au poids de son passé familial, et donc national, en se défenestrant, emportée par un désir d'extinction musicale.

Anna quant à elle flotte dans un espace liminal, entre la religieuse qu'elle n'est pas encore et la petite juive qu'elle n'a jamais été. Elle cherche un cadre mobile de vie. D'où l'importance que prend pour elle le jazz, et spécialement la pièce *Naima*, de John Coltrane. Non seulement parce que, comme le dit Coltrane, « jazz is the music of individual expression », mais parce que cette expression individuelle est inséparable d'une inspiration spirituelle : « *I think spiritual experiences will help me to understand, you know, like I'll be able to walk a little surer. Just*

take a little confusion away. » Le jazz, c'est comme cette caméra à l'épaule qui, à la toute fin du film, veut suivre le pas d'une Anna-Ida rejoignant peut-être la vie religieuse : une improvisation des mouvements et des durées, c'est-à-dire la nécessité de faire des choix qui donnent à l'avenir valeur d'interrogation. Écouter

Anna flotte dans un espace liminal, entre la religieuse qu'elle n'est pas encore et la petite juive qu'elle n'a jamais été.

du jazz devient alors un geste politique, dans une Pologne qui referme tout sur un présent sans histoire ni devenir. Comme le répète Anna à cet amant de passage qui lui a fait découvrir Coltrane : « Et après?... Et après?... » **L**